

LA CATHÉDRALE DES SABLES

FRANÇOIS BROCHE

BIR HAKEIM

(26 MAI - 11 JUIN 1942)



Belin:

La Cathédrale des sables

François Broche

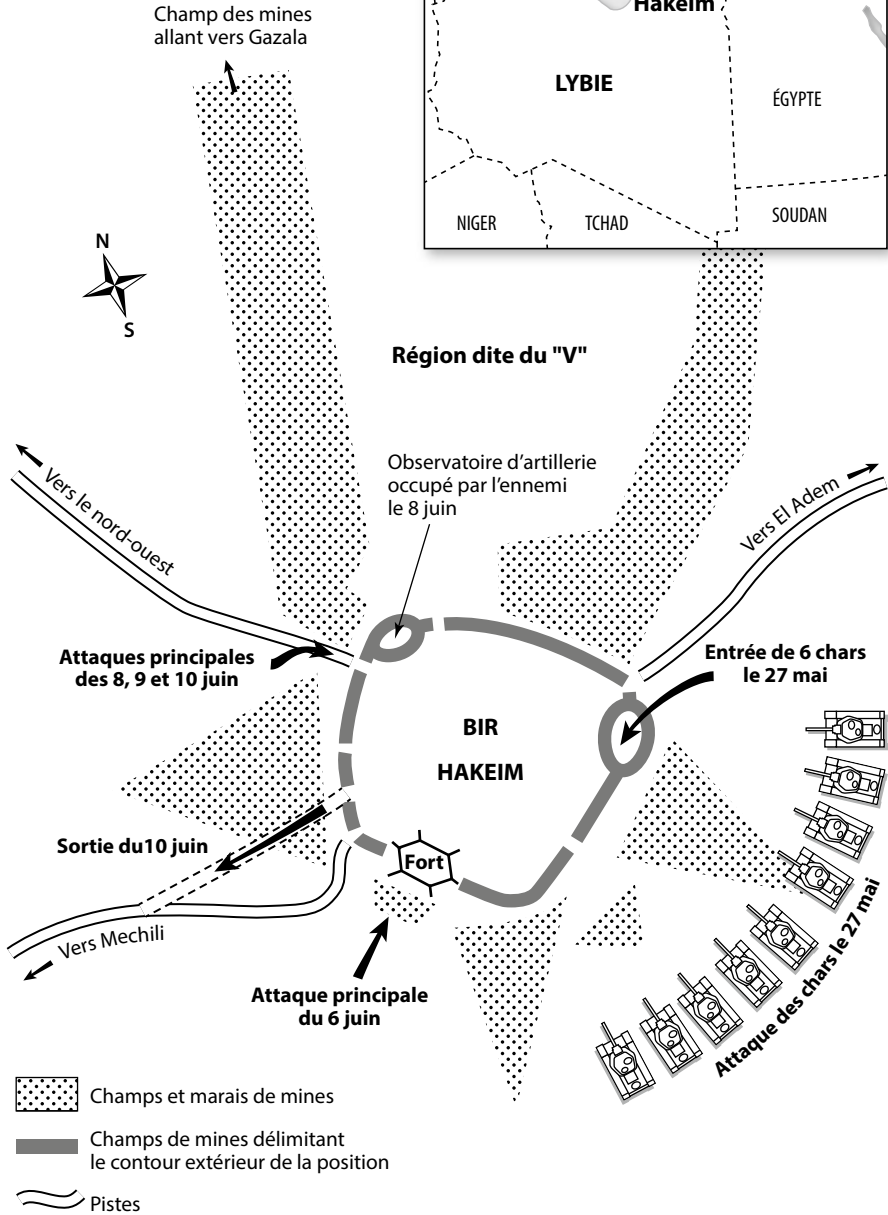
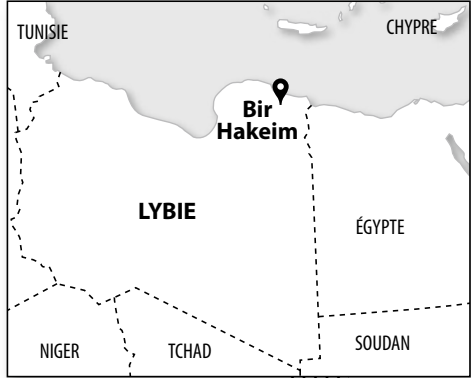
La Cathédrale des sables
Bir Hakeim, 26 mai-11 juin 1942

Belin:

Conception de la couverture: Offparis.fr

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

*À Jacques Roumeguère (1917-2006),
Compagnon de la Libération, qui, le premier,
m'a fait entrer dans «la Cathédrale invisible»*



PROLOGUE

LA CATHÉDRALE ENGLOUTIE

«Nous allions à la rencontre l'un de l'autre.
Je marchais rapidement dans le désert,
j'avais mis dans mon cœur une provision de persévérance
telle qu'elle ne pût ni s'épuiser ni se refroidir.»

Abdoulaye Mamani,
*Paris-Dakar, autres nouvelles*¹

Depuis toujours, le *simoun* souffle sur toutes les côtes africaines de la Méditerranée orientale. Chaud, sec, violent : «On entendait mugir le *simoun* meurtrier», écrit Hugo dans *Les Orientales*. Déjà, au premier siècle, Lucain notait dans *La Pharsale* : «Le *simoun* souffle avec plus de violence sur les rivages arides de la Syrte que sur la mer ; sa brutalité, il la réserve surtout à la terre. La Libye n'a pas de montagnes à lui opposer pour le briser quand il s'élève, ni de rochers pour l'achever quand elle le repousse. Il se déploie en tornade dans le vide de l'espace.» Il ne doit pas être confondu avec le *khamsin*, qui vient du mot arabe signifiant «cinquante» et passe pour souffler avec une désespérante régularité pendant cinquante jours, en charriant

une très fine poussière s'insinuant dans tous les interstices, y compris les plus infimes. Le *simoun* est brutal ; il souffle où il veut, sans s'annoncer. Le *khamsin* s'annonce par des gros nuages noirs, chargés d'électricité. *Simoun et khamsin* se déploient tout à leur aise dans le désert de Libye, et il leur arrive parfois, généralement au printemps, d'unir leurs forces comme s'ils avaient le dessein diabolique de rendre les hommes fous.

Syrte, Libye : ces noms anciens n'ont jamais changé depuis l'Empire romain. À l'ouest, *Syrtis* désignait à la fois une ville, une région et un golfe (*Syrtis Major*, que l'on distinguait du *Syrtis Minor*, l'actuel golfe de Gabès). À l'Est, la Libye était le territoire des *Libous*, un peuple installé dans l'actuelle Cyrénaïque depuis le deuxième millénaire avant notre ère, successivement colonisé par les Phéniciens, les Grecs, les Égyptiens, les Carthaginois, les Romains, les Arabes, les Italiens enfin, qui l'arrachèrent à l'Empire ottoman en 1911. Syrte, Cyrénaïque, réunis au grand sud désertique appelé Fezzan, formaient depuis peu une unité aux frontières mouvantes.

Dans son *Dictionnaire pour l'intelligence des auteurs classiques*, publié en 1780, François Sabathier consacre une entrée à la Marmarique, contrée d'Afrique située entre l'Égypte et «les Syrtes», qui n'a pas toujours eu le même nom et dont les bornes ont beaucoup varié. Cette partie orientale de la Cyrénaïque doit son nom à Ptolémée, le grand géographe des premiers siècles de notre ère. Au IV^e siècle, Scylax, auteur d'un récit retraçant une circumnavigation en Méditerranée, parle du «pays des Marmarides» – nom donné à une population nomade voisine des Garamantes, ces «hommes accoutumés à l'existence des solitudes et qui ne respectaient aucun dieu» dont parle Flaubert dans *Salammbô*. En gros, la Marmarique correspond à la partie de la Cyrénaïque encore nommée Pentapole – région des cinq villes, toutes côtières : Cyrène, la plus importante, Bérénice (l'ancien nom de Benghazi, fondée par la reine Bérénice, épouse

de Ptolémée III), Apollonia, Arsinoé et Ptolemaïs. «Quant aux bornes du côté du midi, note encore Sabathier, elles sont fort incertaines». Ptolémée énumérait certes une bonne quinzaine de villes situées «au milieu des terres», mais elles n'étaient pas très éloignées des côtes.

Au sud du «milieu des terres», s'étend une région aride et inhospitalière à peine esquissée dans l'*écoumène* de Ptolémée. Une région au relief si peu marqué qu'on a peine à la décrire. Un *reg* à perte de vue, un océan de graviers, de cailloux et de sable surgi des *Orientales*:

Du sable, puis du sable !
 Le désert ! noir chaos
 Toujours inépuisable
 En monstres, en fléaux !
 [...]
 Ces solitudes mornes,
 Ces déserts sont à Dieu
 Lui seul en sait les bornes,
 En marque le milieu.

Une houle immobile de minuscules éminences érodées de toute éternité par le *simoun*, parfois couvertes de maigres buissons d'asphodèles où prospèrent lézards, scorpions et escargots. Au printemps 1942, ces déserts n'appartenaient qu'à Dieu, c'est-à-dire à personne. Leur possession en était âprement disputée entre les forces de l'Axe germano-italien et celles de l'Empire britannique. Derrière le *simoun* et le *khamsin*, le souffle de la Seconde Guerre mondiale avait atteint cette terre décharnée qu'un œil trop rapide aurait pu, à tort, croire *désertée*. Depuis le début des hostilités, elle était devenue un champ de bataille, non parce qu'elle avait une quelconque valeur stratégique, mais parce qu'elle commandait l'accès d'une artère vitale pour tous les belligérants : le canal de Suez.

Je ne me souviens plus très bien à quel moment j'ai commencé à entendre parler de Bir Hakeim. Chez nous, à Tunis, ce nom bizarre flottait dans les conversations depuis toujours, et il y avait une bonne raison à cela : mon père y avait été tué. Qu'allait-il faire dans ce coin perdu du désert où il ne s'était jamais rien passé de mémoire d'homme ? J'ai mis du temps à le savoir, car on était plutôt avare d'explications autour de moi. Je crois bien que jamais personne ne m'a montré sur une carte où se trouvait cet endroit. Longtemps, trop longtemps, j'ai dû me contenter de cette évidence : mon père avait été tué à la guerre, il était « mort pour la France », nous n'avions pas eu le temps de nous rencontrer puisqu'il avait quitté Tunis avant ma naissance pour partir à l'autre bout du monde. Il était mort sur le chemin du retour trois ans plus tard, à Bir Hakeim, où un éclat d'obus ennemi ne lui avait laissé aucune chance.

Puis nous sommes allés vivre à Paris. Mon père ne nous avait pas suivis. Il était resté de l'autre côté de la Méditerranée, dans le cimetière militaire français de Tobrouk, où l'on avait regroupé tous les morts de Bir Hakeim. Il n'était plus là, mais c'est à Paris que j'ai commencé à en savoir un peu plus sur lui, que l'envie m'est venue d'en savoir davantage sur sa vie et sur les circonstances et les lieux de sa mort. Il faut dire que, quelque temps après notre arrivée, le général de Gaulle était revenu au pouvoir. Le cours de l'histoire de France allait changer et peut-être aussi celui de mon histoire. Mon père avait rallié « le Général » dès les premiers mois de la France Libre, il avait été l'un des premiers acteurs de l'épopée en formant et en commandant le Bataillon du Pacifique, « le beau et brave Bataillon du Pacifique », peut-on lire dans les *Mémoires de guerre*. De Gaulle avait reconnu son chef comme un « Compagnon de la Libération » – une décoration qui n'avait été attribuée qu'à un peu plus d'un millier de combattants. Une élite, une chevalerie, en somme.

Chaque année, le 18 juin, jour anniversaire de l'Appel, j'accompagnais ma mère à la Chancellerie de l'Ordre de la Libération. Elle y retrouvait quelques veuves de Compagnons qui, eux aussi, n'avaient pas eu la chance de voir «la Victoire», tandis que je n'avais d'yeux que pour les grands hommes qui se pressaient autour des Chanceliers successifs (je les ai tous connus, de l'amiral Thierry d'Argenlieu, qui avait été le premier nommé en 1940, au colonel Moore, le huitième et dernier Chancelier, mort en 2017 dans sa quatre-vingt-dix-huitième année). Dans ces réunions, bien sûr, je n'avais pas d'existence propre : je n'étais qu'un «fils de...» parmi d'autres. Le matin, au Mont-Valérien, j'avais le droit de porter la croix de mon père sur la poitrine – non à gauche, comme ceux qui l'avaient reçue, mais à droite, comme ceux qui en avaient hérité – et de serrer la main du Général. Heureuse époque où il y avait encore plusieurs centaines de Compagnons en vie et où je reconnaissais, sans oser les approcher, les premiers rôles de l'épopée : Marie-Pierre Koenig, Edgard de Larminat, René Pleven, René Cassin, Jacques Chaban-Delmas, André Malraux, André Dewavrin, Pierre Clostermann, Pierre Messmer, Paul Legentilhomme, Jacques Soufflet, Martial Valin, Edmond Michelet... J'égrène ces noms au hasard de ma mémoire. Le premier qui m'est venu est celui de Koenig, qui commandait la Brigade française libre à Bir Hakeim. On le surnommait «le vainqueur de Bir Hakeim», comme, avant la guerre, le maréchal Pétain avait été «le vainqueur de Verdun». Deux combats légendaires, refondateurs de l'unité française devant un danger extérieur pressant. Pétain avait sauvé la France en 1916 ; vingt-six ans plus tard, Koenig l'avait sauvée à nouveau du naufrage où le vainqueur de Verdun l'avait entraînée.

De temps en temps, je reçois un mot du commandant Jean Ballarin, un Compagnon de la Libération qui dirige le

cabinet de Koenig aux Invalides. Le général souhaite me voir, il veut savoir où j'en suis de mes études, de mes projets. J'ai pris l'habitude de me confier à lui avec franchise. C'est un retraité de la politique : il a été député, ministre, il a même été question d'une candidature à l'Élysée au terme du mandat de Vincent Auriol, en 1953. Il continue d'exercer une grande influence en siégeant dans des conseils d'administration de grosses sociétés, en présidant l'Alliance France-Israël et en appuyant discrètement le combat pour l'Algérie française. Il vante l'attachement des pieds-noirs à une mère patrie qui se détourne d'eux. Il critique la politique conduite par de Gaulle, mais n'ira jamais jusqu'à se dresser publiquement contre lui. Il me parle de mon père, me vante son allure, son regard : « Les yeux des hommes ne trompent pas. Dans les siens, j'ai tout de suite lu l'intelligence, la malice, la fermeté. » Il a entrepris de raconter la bataille de Bir Hakeim et récolte le maximum de documentation. Je lui ai apporté les lettres que ma mère a conservées. Il en donnera l'essentiel dans l'ouvrage qui paraîtra un an après sa mort. Il a commencé à l'écrire dès 1958, mais n'en est jamais venu à bout car, entre-temps, il a eu le projet d'écrire ses Mémoires, où il me confiera un jour qu'il comptait régler ses comptes avec de Gaulle. Il n'est rien resté de cette intention dans son *Bir Hakeim*, dédié au « général de Gaulle, notre chef », qualifié dans l'avant-propos de « puissante figure de proue s'il en fut ». Et c'est très bien ainsi : sa querelle avec « le Grand Charles » sera soldée par « sa mort dissipant le reste comme le vent balaie la poussière », ainsi que l'écrira de Gaulle à sa veuve. Elle m'apparaissait bien dérisoire en regard de la trace laissée dans l'histoire de France par la bataille de Bir Hakeim.

Il est le premier à qui je m'ouvris de mon projet d'écrire l'histoire du « Bataillon des guitaristes ». Par lui, je pris contact avec Pierre Messmer, alors ministre des Armées, et

avec le général André Lalande, chef de l'état-major particulier du général de Gaulle, tous deux Compagnons de la Libération, tous deux anciens de Bir Hakeim, et aussi avec les anciens du Bataillon vivant à Paris. Je recueillis leur témoignage, puis j'allai passer quelques semaines à Tahiti et en Nouvelle-Calédonie pour compléter mon enquête. J'ai raconté ailleurs² l'accueil qu'ils réservèrent au *Metua-Iti* – le «Petit du Père» – et le souvenir laissé par mon père dans ces terres lointaines. Je tenais Koenig au courant de mes recherches et de l'avancée de mon manuscrit, qu'il accepta de préfacier. Mon livre³ parut le jour même de sa mort, le 2 septembre 1970.

Deux ans plus tard, pour le trentième anniversaire de la bataille, je suis convié à participer à un pèlerinage organisé par l'Association des Français libres en Libye. Dans l'avion militaire qui nous emmène à Benghazi, je retrouve plusieurs anciens du «Bataillon». Un vieil autocar nous conduit à Tobrouk, haut lieu de la «guerre du désert». Au cimetière militaire français de Tobrouk, je me dirige vers la tombe numéro un, qui abrite les restes de mon père. Au milieu des Tahitiens, qui la couvrent de colliers de coquillages, mon cœur bat plus fort. Enfin nous voici réunis ! Dans *L'Âge d'homme*, Michel Leiris confie que l'une des phrases les plus tendres qu'il ait jamais adressées à quiconque est celle-ci, destinée à une jeune femme avec qui il entamait une liaison : «J'aimerais qu'on nous enterre ensemble.» Elle me revient à l'esprit tandis que je m'efforce au recueillement. M'allonger à côté de lui pour l'éternité, quel privilège, quel refuge, quelle garantie contre les aventures posthumes ! Je chasse très vite cette idée. N'ayant jamais cru à la «résurrection de la chair», je ne peux accorder aucune valeur au rectangle de cailloux qui est sa «dernière demeure» – pauvre demeure, écrasée de soleil, battue par tous les vents.

Les « cendres » de mon père ne sont probablement pas là. Il y a quelques chances pour qu'elles aient été dispersées ou perdues, par négligence ou par maladresse, lors du transfert du cimetière de Bir Hakeim à Tobrouk dans les années cinquante. De toute évidence, ce n'est pas là que je vais le rencontrer. Je ne vois qu'une plaque portant son nom, rien d'autre. Béatrice Mallet me prend en photo ; son père a été tué vingt-quatre heures après le mien, pendant l'évacuation de la position. Elle m'explique que nous sommes « frère et sœur de sang » – le sang versé par nos pères pour la liberté du monde. Nous ne sommes pas autorisés à nous rendre à Bir Hakeim par la terre, car le secteur est actuellement un champ de manœuvres dans la guerre larvée qui oppose la Libye et l'Égypte. On nous assure qu'il n'y a plus grand-chose à voir : les ruines d'un fort ottoman, un muret encerclant la position, des éminences aplaties (« les Mamelles »).

Le vent éternel a tout recouvert.

Dans l'avion du retour, je suis assis à côté de Jacques Roumeguère, un ancien du 1^{er} Régiment d'artillerie des Forces françaises libres, qui a fait l'admiration de tous ses hommes quand, immobilisé par une blessure la jambe, il a refusé d'abandonner son poste, alors que sa blessure lui interdisait tout mouvement. Il n'a cessé de rechercher des témoignages sur son père, un colonel d'artillerie, tué en 1918. Né en 1917, il ne l'a pas connu. Nous évoquons nos quêtes respectives. « Obnubilé par ma propre recherche, me dira-t-il trente ans plus tard, je me remémore souvent vos paroles. Malheureusement, j'entame la dernière étape sans avoir recueilli le moindre indice qui eût apaisé mon angoisse. » À plus de quatre-vingt-cinq ans, il n'avait toujours pas digéré l'absence de son père, qu'il assimilait, comme j'inclinai à le faire moi-même lorsque j'étais enfant, à un abandon. Il s'était rendu trois fois à Bir Hakeim.

Il ne savait ce qui l'oppressait le plus : le tumulte des combats ou le mutisme des morts. « Nous étions les derniers défenseurs d'une cathédrale assiégée, me dit-il. »

C'est lui qui, le premier, a employé ce mot : « cathédrale ».

Voilà quarante ans que je ne suis pas retourné à Tobrouk. Au cimetière français, après les discours des officiels et les haltes devant les tombes, nous mettons le cap sur Bir Hakeim, à bord d'un premier convoi de 4 × 4. Après quelques kilomètres d'autoroute, nous empruntons des pistes incertaines, bizarrement sinueuses et nous ne tardons pas à prendre la mesure de l'immensité de sable et de cailloux, parsemée de touffes d'épineux, où s'est déroulée voilà soixante-dix ans la fameuse bataille. Le désert libyque est un des plus vastes du monde : 1,6 million de km² – soit trois fois la France. Dans sa partie nord, il est extraordinairement plat : pas la moindre montagne, pas la moindre oasis. L'œil n'accroche aucun obstacle avant l'horizon. Avec mes compagnons, nous éprouvons l'impression de naviguer sur une mer, où les cahots de la piste donnent l'illusion des vagues. Dans son *Voyage à Tombouctou*, René Caillié décrit le désert soudanais qu'il fut le premier Européen à parcourir : « C'était le véritable aspect des ondulations de la mer ; peut-être du fond d'une mer sans eau ; les vents creusent en effet les sables du désert en sillons ondulés, comme la brise fait des vagues de la mer lorsqu'elle en trouble légèrement la surface⁴. »

C'est exactement l'impression que donne la Marmarique. « Le désert avec ses sables et ses terrains de parcours relativement faciles, est assez semblable aux étendues de la mer⁵ », note Koenig. De temps à autre, de gros nuages de poussière laissés par les véhicules qui nous précèdent nous aveuglent. Au bout de deux heures de navigation, nous apercevons quelque chose de vague, d'abord un gros point, puis un menhir de

béton. C'est le monument aux morts primitif, celui de 1947 (il a été reconstruit à l'identique au cimetière de Tobrouk). Nous parvenons enfin à la position, dont aucune limite n'est décelable. De l'ancien cimetière, situé à l'emplacement du poste de commandement (PC) de Koenig, ne subsiste que le monument, qui a tenu le coup, contre les attaques du sable et du vent, et le vieux mur d'enceinte, de pierres entassées qui a été cimenté après la guerre.

Les véhicules se vident et la chasse aux petits cailloux souvenirs et aux coquilles d'escargots commence aussitôt. Les Libyens ont dressé une grande tente, chahutée par le vent ; un très frugal déjeuner nous y sera offert tout à l'heure. Chacun s'éparpille avant de se retrouver devant le monument pour le rituel dépôt de gerbe. Je m'en vais vers l'ancien emplacement de la tombe de mon père, devant lequel le mur s'est écroulé, formant comme une brèche que je franchis et par où j'imagine que, s'ennuyant à mourir une seconde fois, il s'est échappé pour d'autres horizons.

Après le « déjeuner », nous reprenons notre promenade, en attendant un second convoi qui doit nous rejoindre vers quinze heures. Le voici enfin. Je reconnais de loin la petite silhouette de Daniel Cordier, le secrétaire et le biographe de Jean Moulin ; il s'est muni d'un curieux parapluie couleur de sable, qu'il s'efforce de disputer au vent. La Résistance intérieure à la rencontre de la Résistance extérieure... Émouvant symbole. Nous nous rassemblons devant le monument. À nouveau le tambour et le clairon, puis la minute de silence. Tandis que je m'associe à ce rituel, je songe que, si la vie de mon père a pris fin dans ce décor, c'est également là que son histoire posthume se poursuit et qu'elle n'aura jamais de fin. Il y a quarante ans, je n'avais fait que survoler la position ; aujourd'hui, j'en foule le sable et les cailloux – et je chasse les descendantes de ces mouches qui s'acharnaient sur les

hommes de la Brigade française libre et volent aujourd'hui autour de nos visages.

J'ai le sentiment étrange d'apporter à Bir Hakeim ma propre histoire, qu'un éclat d'obus a fait brutalement basculer il y a soixante-dix ans dans un inconnu que je n'ai jamais pu maîtriser ni comprendre. C'est comme si, en disparaissant, mon père m'avait donné une seconde fois la vie. Sa mort en ce désert m'a préparé un autre destin que celui que j'aurais dû avoir, et il a bien fallu que je m'en accomode. Le sable, le vent et le temps, ont fait disparaître toutes les traces des combats de juin 1942 : «trous de renard», petites tranchées, abris pour les véhicules, observatoires, postes de commandement, dont celui où mon père et son adjoint, le capitaine Gaston Duché de Bricourt, recevront la mort, là-bas, vers le sud, tout près des restes du fortin ottoman. L'œil ne voit plus rien, mais la mémoire a eu le temps de graver le film qu'elle s'est mille fois projeté : les hommes qui se dressent, les canons qui crachent leur feu, les avions qui piquent en hurlant, les bombes qui creusent sans cesse de nouveaux trous, la fumée qui enveloppe tout ce qui bouge, les rafales sans fin dans la nuit, les hommes qui tombent, les membres brisés, les crânes fracassés, et qui meurent.

Je pénètre pour la première fois dans la cathédrale engloutie. Je foule le sable et la pierraille avec respect, avec crainte, avec un certain sentiment de plénitude. Je suis soudain submergé par la certitude d'une «présence réelle» de mon père. Je l'imagine heureux au milieu de ses hommes qu'il a amenés de leurs îles dans ce bout du monde, faisant la guerre, non pour «le Droit», comme son père qui avait fait celle de 1914, ni même pour «la Civilisation», comme l'assurait le général de Gaulle, mais pour ces petites choses très simples et très fortes qui composent l'amour de la vie. Débarquant en Provence, le légionnaire Hubert Germain, qui était à

Bir Hakeim, sentit soudain ses jambes ployer : il venait de respirer le parfum des eucalyptus et d'entendre le chant des cigales⁶. Leur patrie, c'était aussi cela : une odeur, une petite musique que l'ennemi n'avait pu étouffer. À mon père aussi, j'en suis sûr, les genoux auraient manqué quelque part entre Cavalaire et Ramatuelle... Nous faisons le tour de la position : les « Mamelles », éminences encore nettement dessinées, les restes du « Bir » (le « Puits du Sage »), les ruines de l'ancien fortin, près duquel se trouvait le PC du Bataillon du Pacifique. Le sable a enfoui à jamais le trou où, au soir du 9 juin 1942, un éclat d'obus, entré par l'embrasure, est venu frapper mon père, briser son destin, et le mien.